Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 89 (1962)
Heft: 3

Artikel: Réflexions sur la "Fête de Chalais"
Autor: Wiblé, Eugène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-232730

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Réflexions sur la « Fête de Chalais »

par Eugène WIBLÉ

Voici quelques considérations générales qui pourront peut-être inspirer d'utiles réflexions aux organisateurs de « Fêtes » futures.

Une fête de patoisants comporte, naturellement : 1° des productions parlées (récitations ou lectures) ; 2° des chansons (soli ou chœurs) ; 3° du théâtre ; 4° parfois des danses, le patois étant toujours lié aux traditions populaires.

A part les chœurs et les danses, toutes ces productions supposent des voix dont la portée est forcément limitée : par conséquent, une salle pas trop grande est le meilleur cadre pour une fête du patois.

Mais il est bon, d'autre part, il est juste que le patois attire la foule : le nombre des assistants est une marque de l'intérêt public et permet de prendre, si j'ose dire, la température du prestige dont jouit le vieux langage.

A Chalais, il y avait beaucoup de monde et, dans cette foule, certainement bien des personnes qui ne parlaient pas patois, et peut-être qui ne le comprenaient pas. C'est la preuve que, malgré tout, le patois intéresse encore beaucoup de gens, et c'est très bien.

Seulement, à cette foule, à Vevey comme à Chalais, comment faire entendre des chansons, parfois intimes, du langage familier, des contes dits par des amateurs qui n'ont pas appris la diction du théâtre ? Les haut-parleurs y aident, mais, à Chalais, le vent les faisait vibrer ! Et puis, pour le diseur, il est désagréable et gênant de parler tout près du micro. Enfin, pour le théâtre, à moins d'installations compliquées, le procédé est inefficace.

Le problème du théâtre populaire en plein air n'a pas encore trouvé sa solution.

La production idéale pour les fêtes, devant une grande assistance, ce sont les chœurs, qui ont un autre avantage aussi : à Chalais, le groupe choral, constitué pour la circonstance par M. Camille Martin, ne devait pas contenir que des gens parlant ordinairement patois ; il avait fallu apprendre à des enfants (il y en avait) à chanter en patois ; cela est très favorable : les enfants apprennent ainsi à ne plus mépriser le vieux langage ; ils se rendent compte qu'en patois, on peut exprimer de belles choses. (A Chalais, les chœurs, paroles et musique, étaient de très bonne qualité.) Ces chants sont un moyen d'enseigner un peu de patois à des jeunes qui seraient tentés de le négliger. Il faut souhaiter qu'on le fasse souvent.

A Chalais, un patoisant s'était essayé à traduire dans son parler un poème de Victor Hugo. C'était peut-être téméraire, le patois risquant d'être influencé par le français. Et c'était risqué, pour la raison indiquée plus haut : une poésie sérieuse est difficile à écouter dans un cadre aussi grand. Mais je voudrais dire à ce patoisant toute mon estime pour sa tentative : faire servir le patois à exprimer de belles pensées, des sentiments élevés. C'était un essai : il faut que l'auteur persévère dans sa tâche difficile, mais honorable. Et que d'autres l'imitent : peu à peu, les patoisants apprendront à affiner leur style, à améliorer leur vocabulaire et leur versification ; mais ils devront prendre soin de garder un patois authentique ! Ils ne seront jamais assez sévères pour eux-mêmes. La cause en vaut la peine.

Eug. Wiblé.